

Un imaginaire qui tire sa force du théâtre

France Simard

Number 52, May–June 1989

La culture au jardin des enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

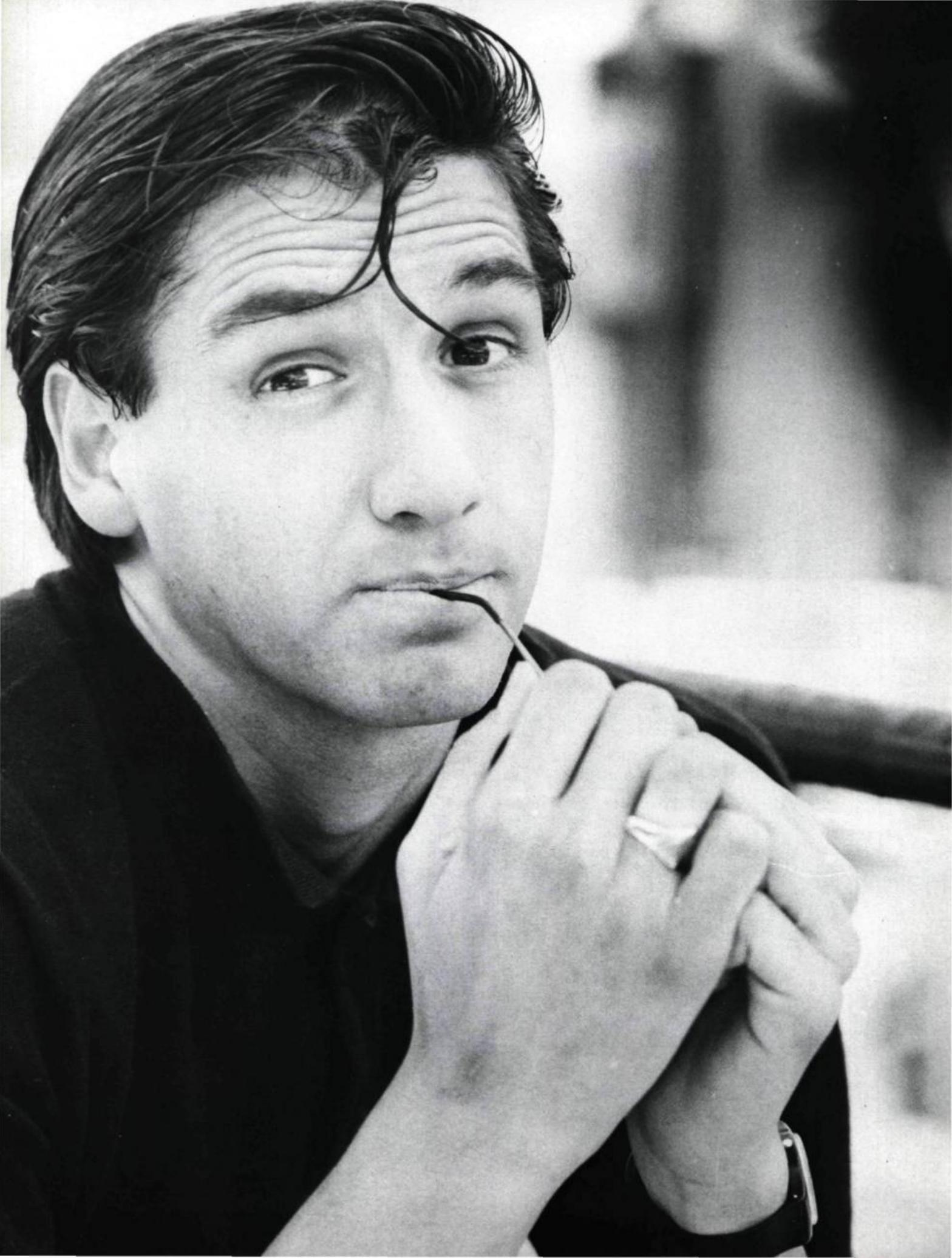
0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, F. (1989). Un imaginaire qui tire sa force du théâtre. *Liaison*, (52), 30–32.



Un imaginaire qui tire sa force du théâtre

par France Simard

Depuis sa fondation, il y a dix ans, le Théâtre de la Vieille 17 s'est principalement consacré au théâtre pour enfants. Et malgré les quelques productions pour adultes, sa renommée repose essentiellement sur des productions pour enfants.

Si l'on connaît maintenant le nom de la Vieille 17 aussi bien en Californie que dans les Maritimes, en Ontario qu'au Québec, le théâtre le doit particulièrement au **Nez**, une comédie pour enfants signée Robert Bellefeuille et Isabelle Cauchy d'après le conte de Nikolai Gogol. Cette comédie musicale a reçu des critiques élogieuses partout où elle a été présentée. Elle a de plus remporté le Prix Chalmers 1985 et reçu une invitation pour un festival de théâtre à Los Angeles.

Mais la destinée d'un théâtre est en grande partie faite de hasards, et la Vieille 17 aurait tout aussi bien pu s'engager résolument sur la voie du théâtre pour adultes si elle n'avait eu comme « père », outre Jean Marc Dalpé, Roch Castonguay et Dominique Martel, un certain Robert Bellefeuille, un jeune homme qui a gardé son âme d'enfant et qui aborde l'enfance avec le plus grand respect.

C'est tout un défi pour les acteurs. Cela demande un investissement de soi. Le théâtre pour enfants n'est pas un théâtre de second ordre. Ce n'est pas juste une affaire avec un petit budget et deux comédiens. Chez moi, ça vient d'un intérêt et c'est important.

Cet intérêt prolonge ses racines dans une enfance encore toute fraîche, une enfance heureuse que Robert Bellefeuille n'est pas à la veille d'oublier et encore moins de renier.

J'ai aimé ça être enfant. C'est peut-être pour ça que j'ai des contacts très forts avec les enfants. J'espère pouvoir les aider, car ça me fait mal de voir des enfants de 5 ou 11 ans, dont on veut faire des adultes, des gens sérieux. Touché par ce trop plein de

« sérieux », il préfère leur offrir un monde imaginaire à la mesure de leur propre imagination et leur laisser le temps de grandir à leur rythme.

Les enfants sont habitués à jouer avec l'imaginaire. Presque tous les enfants ont d'ailleurs un personnage imaginaire. Alors je veux que mes spectacles soient à la hauteur de cela; que ce soit hallucinant pour les enfants. J'ai une imagination très vive et elle tire sa force du théâtre pour enfants. Je n'ai pas peur d'être bébé. J'aime aussi être audacieux. Ça doit sûrement plaire, car nous n'avons jamais de misère à vendre nos spectacles.

Au contraire, car c'est ce grain de « folie furieuse » qui fait la renommée du théâtre que dirige Bellefeuille. Son style éclaté, tenant à la fois des vieilles comédies américaines, de la comédie musicale et de la *commedia dell'arte*, est désormais devenu sa marque de commerce. Il entend d'ailleurs poursuivre dans cette voie : continuer à revendiquer le droit à la différence et, du même coup, redonner à la folie sa place au théâtre.

Ce ne sont pas les projets qui manquent à l'agenda de Robert Bellefeuille. Il travaille présentement à l'adaptation d'un roman de Raymond Plante, **La Machine à beauté**, et entend monter un autre spectacle de clowns qui mettra cette fois en vedette le talent comique des filles. *Je trouve qu'on n'exploite pas assez cette veine-là. On a tous une image du p'tit gars « rough », picoté avec une casquette, qui fait rire les autres. Mais une fille... Il faut essayer de montrer autre chose. Il faut arrêter de catégoriser les gens. Et au théâtre, on peut tout se permettre; on peut tout faire!*

Y compris des pas de géant. Mais Robert Bellefeuille désire les faire à travers une boîte qu'il préfère garder petite. La Vieille 17, précise-t-il, doit demeurer une petite affaire, une boîte de production et d'artistes, sans abonnés qui attendent un spectacle à date fixe. Il aime avoir le champ libre pour faire tout ce qui lui plaît, dans les seules limites de l'imaginaire.

Robert Bellefeuille

Photo : Jules Villemaire

Pourquoi est-ce que la Vieille 17 fait du théâtre pour enfants? À cause de moi, répond-il sans même hésiter une seconde. Un théâtre, ça ressemble à la personne qui le dirige. Et moi, je trouvais qu'il y avait une lacune au niveau du théâtre jeunesse. Quand j'étais enfant, je n'ai pas vu de théâtre et je veux en montrer aux enfants, d'autant plus que je n'aime pas toujours ce qui se fait pour eux.

Dix ans plus tard, Robert Bellefeuille se retrouve seul à la barre de la Vieille 17, les trois autres fondateurs (et tous ceux qui ont été associés à la destinée du théâtre) ayant emprunté des voies différentes. Il veut continuer à faire du théâtre jeunesse, pour demeurer près de son enfance, bien que son côté comédien séduise le public adulte (il est présentement en tournée à travers le monde avec **La Trilogie des dragons**, de Robert Lepage).

Grâce à Robert Bellefeuille, les spectacles de la Vieille 17 gardent une même facture et un évident parti-pris pour l'imaginaire, la fête, la couleur, l'énergie, le tout entremêlé de notions historiques et de masques. Une recette difficile à bien réussir, mais que le maître queux exécute maintenant à la perfection. Ses productions continuent à aborder les sujets sérieux à travers le prisme de l'humour. Car s'il fait parfois la leçon, Robert Bellefeuille estime qu'il n'est point besoin d'adopter pour autant un ton moralisateur. En fait, le directeur-auteur-metteur en scène désire surtout répéter son credo à ses jeunes spectateurs et leur prouver à quel point il est bon et beau de laisser fleurir leur imaginaire.

Avec mes « shows », je veux leur dire de ne pas avoir peur de leur imaginaire, de laisser aller leur imagination au galop. À l'école

on veut trop souvent mettre les enfants dans les cadres. La société a tendance à brider l'imagination. Moi, au contraire, je veux que les enfants apprennent en s'amusant. Je veux que les enfants rient. Après tout, on rentre dans leur école. Quand on est enfant on se souvient beaucoup du prof qui nous a fait rire. Et si celui-ci était le prof de français, on aime généralement le français.

Bien sûr, on pourrait lui reprocher de traiter de problèmes secondaires (le droit à la différence, les poux, etc.), mais le jeune dramaturge ne se sent pas capable de traiter des « grandes questions existentielles ». *Je ne suis pas capable d'écrire sur l'inceste ou la faim. Je voudrais bien, mais ce n'est pas moi en tant qu'artiste. J'ai vu des pièces pour enfants là-dessus et j'ai trippé ben fort. Mais moi, je préfère les spectacles avec beaucoup de personnages et beaucoup d'action. Qui sait, un jour, j'aurai peut-être besoin d'un spectacle intime.*

Formé à l'école des Bugs Bunny et des dessins animés américains (il n'a pas lu Tintin ni regardé Bobino), Robert Bellefeuille avoue à la fois les influences américaine et européenne, ce qui explique le côté débridé et les rappels historiques de ses productions. Même s'il préfère aborder le théâtre sur une note comique, l'écriture théâtrale est pour lui une chose sérieuse. Et avant d'écrire sur une période, il ne manque jamais de faire des recherches sur les mœurs de l'époque et de lire sur les habitudes alimentaires, vestimentaires, culturelles et sociales. Car, selon Bellefeuille, le théâtre pour enfants n'est pas un théâtre mineur, ni un théâtre « alimentaire » que l'on fait pour boucler les fins de mois entre deux productions pour adultes. À son avis, le théâtre jeunesse est extrêmement exigeant et demande énormément d'énergie.

Dessin de Carole Baddour qui a vu Petite histoire de poux.

